

LA DICTATURE DU CŒUR

Catherine Dolgorouki

O n doit à la princesse Bibesco d'avoir ravivé le souvenir des amours illégitimes de Catherine Dolgorouki avec le tsar Alexandre II, qu'un siècle avait effacé. Une cousine de « Katia », ainsi que l'appelait tendrement le tsar, lui avait conté l'idylle impériale et la princesse roumaine comprit immédiatement la portée romanesque d'une telle histoire. Auteur déjà maintes fois publié en France où elle résidait, parlant merveilleusement bien la langue de Molière, elle s'essaya sous pseudonyme au feuilleton populaire en alimentant quotidiennement un journal avec les chapitres d'un roman intitulé *Katia, le démon bleu du tsar*¹. Délicieusement romantique et tragique, l'histoire ne s'embarrassait pas d'exactitude historique, mais évoquait la défunte Russie des tsars, avec troïka glissant sur la neige, emportant les amoureux dans une retraite secrète pour quelques instants de bonheur volé. De quoi inspirer les cinéastes : dès 1938, Danielle Darrieux, se pâmera dans les bras de John Loder, dans le film *Katia* réalisé par Maurice Tourneur, avant d'être remplacée, dans la version de 1959 signée Robert Siodmark, par Romy Schneider dans le rôle de la très jeune héroïne succombant cette fois-ci au charme mûr de Curd Jurgens.

Mais qu'en était-il de la vraie Katia ? D'où venait celle que le tsar de toutes les Russies croisa en avril 1865 lors d'une visite dans un établissement scolaire réservé aux jeunes filles de la noblesse ?

À l'époque de leur rencontre, l'institut Smolny, situé sur les rives du fleuve Neva, était limitrophe de la ville de Saint-Petersbourg. À ses côtés se dressaient une cathédrale de style baroque aux façades surprenantes, peintes en turquoise et blanc, et les anciens bâtiments conventuels qui avaient donné leur nom à l'école pour jeunes filles. L'enseignement suivait encore pour l'essentiel le modèle établi un siècle auparavant par Catherine II, la « Grande Catherine », désireuse de promouvoir l'éducation de femmes capables de tenir leur rang dans la société. Au programme de l'établissement : l'apprentissage du français, de la danse, du maintien, du chant et de la musique.

De par leurs origines, Catherine Dolgorouki et sa sœur Maria remplissaient parfaitement les conditions d'accès à cet établissement très sélect. Leur famille prétendait descendre en ligne

¹ Le roman sera ensuite publié par les éditions Gallimard en 1938.

directe de Rurik, fondateur de l'empire russe au IX^e siècle. Les Dolgorouki, depuis le fond des âges russes, avaient toujours côtoyé le pouvoir. La lignée s'était divisée au cours du temps et les petites provinciales venues de Volhynie (au nord-est de l'Ukraine) qui débarquèrent à Saint-Pétersbourg appartenaient à une branche sans grande fortune. La famille avait survécu tant que la mère palliait l'incapacité du père, joueur invétéré, à gérer ses domaines, mais l'abolition du servage acheva de les ruiner.

Le tsar Alexandre II, conscient que l'Europe s'industrialisait alors que l'Empire russe s'enlisait dans un système moyenâgeux, avait déclaré dès le début de son avènement qu'il valait mieux « abolir le servage d'en haut que d'attendre qu'il commence à s'abolir par lui-même d'en bas ». Le 3 mars 1861², le *Manifeste en lettres d'or*, ainsi que le nommèrent les moujiks, affranchissait plus de vingt millions de personnes. Mais la fin de la servitude déséquilibrait également un système économique multiséculaire, basé sur la gratuité de la main-d'œuvre. L'abolition entraîna un appauvrissement considérable chez certaines familles nobles. La fortune des Dolgorouki, déjà malmenée, n'y résista pas et les parents de Katia furent ruinés. Ils firent appel à la générosité impériale pour l'éducation de leurs six enfants et deux de leurs filles furent envoyées à Saint-Pétersbourg.

Après la promulgation du manifeste, le tsar poursuivit son entreprise de réforme des structures judiciaires, universitaires et militaires, allégeant la censure. Despote éclairé, il y gagna le surnom de tsar libérateur, mais aussi le mécontentement de la population ! Car les refontes du système russe comportaient bien des défauts. À quarante-sept ans, usé par dix longues années de règne, dénigré malgré ses efforts de modernisation du pays, l'homme ne trouvait pas le réconfort souhaité auprès de sa femme. Il s'était lassé de la tsarine, affaiblie par huit grossesses, fréquemment malade et d'une nature triste. Une demoiselle d'honneur de l'impératrice, Maria Alexandrovna, en livra un portrait peu flatteur : « Concentrée sur elle-même, peu rayonnante, étrangère à son entourage, inadaptée à ses fonctions de mère, d'épouse, de souveraine [...], avec sa nature complètement dénuée de tempérament, elle n'est pas faite pour la situation que le destin lui a offerte. [...] Est-elle une sainte ou un morceau de bois ? » De plus, leur fils préféré qui portait les ambitions dynastiques des Romanov venait de mourir après une longue maladie.

Alexandre II, triste et las, remarqua lors de sa visite à l'Institut Smolny une jeune fille de dix-huit ans, Catherine Dolgorouki, fraîche, gaie, au teint d'ivoire et dotée d'une magnifique chevelure châtain foncé. Quelques mois plus tard, Catherine, ayant achevé ses études, au lieu de

² Ou 19 février 1861 selon le calendrier julien, en vigueur dans la Russie tsariste, en décalage de treize jours avec le calendrier grégorien. Toutes les dates mentionnées dans le chapitre correspondent au calendrier grégorien.

rejoindre sa mère dans le sud de la Russie, prit pension chez son frère Michel. L'officier avait épousé une marquise napolitaine, fille naturelle du prince Léopold des Deux-Siciles. Une compagne d'internat, Barbara Shebeko, vint habiter avec eux.

Barbara, dite Vava, se proclama d'autorité chaperon et entremetteuse des amours de Katia avec Alexandre II, consciente qu'il y allait de son propre intérêt. Le couple se croisait lors d'innocentes promenades dans le Jardin d'été, propriété impériale ouverte au public et prisée par la bonne société. Pouvait-on rêver lieu plus romantique que ce délicieux jardin, ombragé, agrémenté de multiples statues, au cœur de Saint-Pétersbourg, au bord de la Néva et entouré des bras du fleuve, pour approcher une jeune fille, effarouchée par le prestige du tsar, ses avances pressantes et la différence d'âge. Car la taille du jeune héritier à belle prestance s'était arrondie avec les années. La demoiselle d'honneur qui avait sévèrement critiqué l'impératrice n'était guère plus tendre dans sa description de l'empereur. Elle reprochait des yeux bleus inexpressifs, une intelligence dénuée d'envergure et un tempérament velléitaire. Elle lui concédait néanmoins des traits réguliers, et, dans l'intimité, d'éclairer son visage d'un sourire tendre, bon, affable qui le rendait sympathique.

Le jeu de la séduction se prolongea jusqu'en avril 1866.

Le 16 avril, en fin d'après-midi, alors que le tsar se promenait au Jardin d'été en compagnie de sa nièce et de son neveu, il échappa à une tentative d'assassinat orchestrée par un étudiant russe. Katia fut aussi bouleversée que l'entourage du tsar par cette agression. Jamais auparavant un simple sujet (extérieur à tout groupe de comploteurs) n'avait osé attenter à la vie d'un tsar. Et venant d'un Russe, le geste était encore plus inimaginable. Le souverain en fut terriblement affligé et, touchée par son extrême tristesse, Katia cessa de tergiverser pour répondre enfin à ses avances. Le 13 juillet 1866, le couple se retrouva au palais Peterhof, à proximité de Saint-Pétersbourg. Dans le parc de la résidence royale était érigé un petit pavillon à colonnade, le belvédère de Babygone, qui accueillit les premiers ébats du couple et leurs promesses d'un amour éternel. Des promesses que le tsar réitéra deux fois par jour dans les courriers qu'il lui écrivit du premier jour de leur liaison jusqu'à sa mort. Le matin, les missives abondaient de mots tendres, le soir, elles résumaient son dur labeur d'empereur. Bien que prussophile de tempérament et de conviction politique, le français n'en restait pas moins le langage du cœur, et c'est dans cette langue que correspondirent les amoureux. Katia ne fut pas le seul diminutif aimant que le tsar employa pour sa maîtresse. Elle était Doussia, ma petite femme chérie, et mon impératrice... Katia fut toujours formelle à cet égard, jurant que, dès le début de leur liaison, Alexandre II avait émis le désir de légitimer dès que possible leur amour et de la couronner impératrice.

Mais pour l'instant, la tsarine était bien vivante. L'empereur amoureux, brusquement redevenu gai, éveilla la suspicion. L'époque du Grand Siècle représentative de mœurs royales relâchées, affichant sans vergogne amants et maîtresses, était révolue. Sous le règne de Nicolas I^{er}, le père d'Alexandre, la Russie avait rétabli un ordre rigide, fondé sur l'autocratie, l'orthodoxie et le nationalisme. Le tsar, père de son peuple, se plaçait au-dessus de contingences émotionnelles indignes de sa charge. Une liaison était, moralement, une atteinte à la fonction impériale. Or, la rumeur circulait qu'une jeune femme se rendait clandestinement au palais d'Hiver, trois ou quatre fois par semaine, et y entrait par une petite porte dont elle possédait la clé. Quant au tsar, il s'attardait fréquemment à Saint-Petersbourg dans l'appartement occupé par le frère de Katia, curieusement absent ainsi que sa femme. Le scandale grondait. Les Dolgorouki décidèrent d'y mettre un terme en employant la manière forte : séparer les amoureux. En 1867, Katia quitta brutalement la capitale impériale, glacée par les neiges hivernales, entraînée vers la douceur méridionale de Naples.

L'empereur en fut malheureux. Il aimait Katia avec la même ferveur qu'aurait éprouvée un adolescent envers son premier amour. La sentimentalité du tsar que nous pourrions qualifier de fleur bleue avait déjà été remarquée par son entourage. Il s'était épris dans sa jeunesse d'une demoiselle d'honneur qu'il prétendait épouser malgré les lois de la Couronne qui l'obligeait à prendre pour femme une princesse de famille royale régnante. Puis il était tombé amoureux de Marie de Hesse « au premier coup d'œil », en dépit des graves soupçons qui pesait sur la paternité de Louis II de Hesse. Mais l'attitude « faible et qui se laisse facilement séduire » de son fils, repoussant d'autres prétendantes mieux titrées inquiétait Nicolas I^{er}. Il avait finalement donné son accord au mariage.

La séparation des amants, loin d'affaiblir leur passion, au contraire l'exacerba. Alexandre somma les Dolgorouki de venir grossir l'aréopage qui escortait le couple impérial lors d'un voyage officiel à Paris en juin 1867. Le monarque logeait à l'Élysée, tandis que Katia, en provenance de Naples, s'installait dans un hôtel discret, situé rue Basse-des-Remparts³. À la nuit tombée, la jeune femme rejoignait *Sacha*.

Le 6 juin, tandis qu'il rentrait à l'Élysée par le bois de Boulogne après avoir assisté à une revue militaire sur l'hippodrome de Longchamp, ce fut cette fois-ci un Polonais qui lui tira dessus, à deux reprises. Il céda aux supplications de l'impératrice Eugénie et de Napoléon III de ne pas abrégé son séjour et repartit comme prévu le 11 juin en Russie. Naples était oubliée et Katia suivit.

³ La rue disparaîtra avec l'élargissement des boulevards des Capucines et de la Madeleine.

Le tsar l'installa avec son frère et sa belle-sœur dans un hôtel quai des Anglais où elle jouissait d'une plus grande liberté pour le recevoir, occupant seule le rez-de-chaussée. Le tsar se montrait généreux, lui offrant des robes, des bijoux et de l'argent pour régler les gages de ses domestiques et de son équipage personnel. Mais pour Katia débuta la vie clandestine réservée aux maîtresses. L'attente des heures durant d'un rendez-vous annulé au dernier moment. L'impossibilité d'apparaître aux fonctions impériales sans éveiller la suspicion. Le mutisme imposé sur sa liaison qui la coupait d'amies de son âge. Les lettres adressées à son amant criaient sa solitude, son ennui et sa frustration : « Vous ne vous sentez pas aussi solitaire que moi et c'est pourquoi vous ne pouvez pas comprendre. Vous ne m'aimez pas aussi passionnément. Mon ange, ayez pitié de moi car je suis si seule⁴ ! »

Le couple impérial, qui résidait au palais d'Hiver et dans les résidences voisines de Peterhof et Tsarkoie Selo, se retirait à la fin de l'été à Livadia, en Crimée. Katia suivait le Tsar dans tous ses déplacements, discrètement logée dans une villa. Lors des séjours à l'étranger, les amants, comme par hasard, se croisaient au gré des déplacements.

L'empereur souffrait autant que son « adorable impératrice » des séparations que dictaient les conventions. En 1870, il trouva enfin le moyen d'imposer Katia à son entourage. Sa sœur, Maria, venait d'épouser le prince Emmanuel Meschersky et le lignage de son époux lui avait permis de la nommer demoiselle d'honneur de l'impératrice. Il fut ensuite aisé d'accorder un honneur identique à Katia et de la promouvoir au même rang que sa cadette. L'arrivée officielle de la jeune femme à la Cour impériale fit grincer des dents. Les nobles, qui pourtant fuyaient la tristesse des salons de la tsarine, considéraient insupportable l'affront fait envers l'impératrice et l'emprise de la favorite sur le tsar. De surcroît, Maria Alexandrovna était régulièrement souffrante. Si elle venait à décéder, qu'advierait-il de Katia, à laquelle les courtisans prêtaient de perfides ambitions. Katia manifestait effectivement celle de se faire épouser.

Ses lettres témoignaient sans ambages de l'intention de légitimer sa liaison et ses enfants. Car en 1872, la favorite était enceinte. Son absence remarquée lors des fêtes célébrant la bénédiction des eaux de la Neva alimentaient les rumeurs. Le futur père, loin d'être gêné par la grossesse d'une maîtresse honnie par la Cour, se réjouissait tant de la venue de l'enfant qu'il ordonna à Katia de venir accoucher au palais d'Hiver dès qu'elle ressentirait les premières contractions.

Il est vrai qu'à l'époque les femmes accouchaient à la maison, dans un environnement moins médicalisé qu'aujourd'hui. Mais ce fut tout de même sur un canapé du cabinet de travail d'Alexandre II que la pauvre Katia mit au monde, le 12 mai, son fils Georges, surnommé Gogo !

⁴ Janvier 1868.

Sous la surveillance du confident de leurs amours, le général Ryléïev, l'enfant fut placé en nourrice et la naissance gardée secrète. L'empereur, ragailardi par sa liaison (« j'aime notre folle manière de faire l'amour et j'y plonge à chaque fois »), égayé par l'arrivée de ce petit garçon, ne pouvait plus se passer de Katia, l'entraînant par trains séparés dans la ronde de ses obligations. Il lui contait toutes les affaires du royaume par le menu, mais, quoiqu'en craignaient ses ennemis, Katia n'avait ni la maturité ni l'intelligence pour exercer un rôle politique auprès du tsar. En revanche, elle, dont le cercle était restreint à quelques amies, dont la fameuse Vava, et à sa famille (amputée de ses parents décédés) cherchera sans cesse à leur obtenir des faveurs auprès du tsar.

En 1873, elle accoucha d'une petite fille, Olga. Alexandre était aux anges devant sa petite famille qui s'agrandissait. Les missives échangées font état d'un comportement bourgeois entre Katia et l'empereur : on se tient informé des dents de l'aîné, d'une migraine de madame, de la mauvaise toux d'Olga. « J'aime nos causettes et lorsque nous nous regardons », avouait l'empereur.

Dans le plus grand secret, au mépris des lois dynastiques, en juillet 1874, le tsar éleva ses enfants à la dignité princière, avec le titre d'Altesse. L'ukase qui conférait à *Gogo* et *Oly* les noms de prince Yourievsky et princesse Yourievskaya ne devait être révélé qu'après son décès. Mais Katia n'était toujours qu'une fille-mère, à la merci des ragots, continuant ses navettes entre les résidences impériales et son propre logis. Sa place de demoiselle d'honneur justifiait officiellement ses allées et venues dans les palais, mais la tsarine fut bien évidemment informée des véritables raisons de sa présence. Elle opposa une dignité glaciale à un combat perdu d'avance.

Katia avait été installée dans une nouvelle maison pétersbourgeoise, rue Galernaya, où elle ressentit en 1876 les contractions annonciatrices d'un accouchement imminent. Elle se traîna au palais d'Hiver pour mettre au monde un garçon qui mourut quelques jours plus tard. Épuisée par dix années d'une liaison clandestine, meurtrie par la mort du nouveau-né, le moral de Katia souffrit d'un nouveau choc avec le départ d'Alexandre II pour le front. La guerre russo-turque avait été déclarée et les amants furent déchirés par la séparation.

Le métier d'empereur avait un coût. Lorsque le tsar victorieux put enfin songer à Saint-Pétersbourg, un changement notable s'était opéré : « Quelques mois avaient suffi pour en faire un vieillard », constata un contemporain.

Le tsar en avait assez d'être privé du refuge que représentaient pour lui Katia et les enfants. Il brava l'opprobre de la Cour impériale et, en 1878, installa Catherine Dolgorouki au second étage du luxueux et immense palais d'Hiver. La voisine de la jeune femme, qui avait alors trente et un ans, n'était autre que la tsarine ! Ce qui fera dire à Maria Alexandrovna, blessée par

cet affront, dans une confidence à la comtesse Tolstoï : « Je pardonne les offenses faites à la souveraine. Je ne peux prendre sur moi de pardonner les tortures qu'on inflige à l'épouse. »

Ce nouvel arrangement était loin d'être une victoire pour Katia, car son existence n'était pas plus joyeuse que celle de la tsarine. Elle était prisonnière de ce palais, vivant en dehors de la société et des distractions, ainsi que le confirma son neveu, le comte de Berg⁵ : « Elle ne sortait jamais, personne ne la voyait, personne ne la connaissait, excepté sa propre famille, mais celle-ci conserva toujours ses distances. [...] Elle était considérée comme une intrigante qui était parvenue à capturer le cœur du tsar, gagner sa confiance, afin d'être couronnée, tout cela pour son seul intérêt. Elle n'avait personne à ses côtés, personne n'avait un mot gentil pour elle. Seul le tsar restait à ses côtés. »

Pourtant, l'amour que Katia porta à Alexandre ne fait aucun doute. Alexandre Mikhaïlovitch de Russie rapporta dans ses *Mémoires*⁶ qu'Alexandre rajeunissait en présence de Katia dont l'adoration se lisait dans le regard. Le tsar comprenait parfaitement les implications du sacrifice que la jeune femme faisait de sa vie par amour, ainsi qu'il l'exprimera en 1880 à sa sœur, la reine de Württemberg, expliquant qu'en dépit de sa jeunesse, Katia avait « préféré refuser tous les plaisirs et les réjouissances de la société, ce qui est très important pour une jeune femme de son âge, pour consacrer sa vie entière à m'aimer et à prendre soin de moi ».

Un quatrième enfant naquit, une petite fille prénommée Catherine. L'année suivante, en 1879, le tsar échappa à trois attentats : deux tireurs isolés, à quelques semaines d'intervalle, puis quelques mois plus tard, une bombe posée sur les rails, visant le train impérial, qui explosa au passage du second convoi transportant les bagages. La peur s'insinua définitivement en Katia, d'abord pour le tsar puis plus tard pour sa sécurité et celle de ses enfants.

L'année 1880 fut un tournant majeur dans la vie de Katia. Elle débuta par une terrible explosion qui souffla la salle du corps des gardes, située juste sous la salle à manger impérial du palais d'Hiver. Une fois encore, les terroristes avaient cherché à tuer l'empereur. Quant à l'impératrice, assommée par les drogues qui apaisaient ses douleurs, elle ne s'était rendu compte de rien. Sa fin était proche et elle rendit l'âme le 3 juin.

La période minimum de deuil de quarante jours étant écoulée, le 18 juillet, le tsar Alexandre II, 62 ans, épousa dans la plus stricte intimité Catherine Dolgorouki, 33 ans. Dans le

⁵ Cité par Laurence Catinot-Crost.

⁶ *Once a Grand Duke*, suivi de *Always a Grand Duke*, publié en 1932 et 1933, par Farrar & Rinehart, New York.

même temps, ses enfants étaient légitimés et elle recevait le titre princier de Yourievski et le prédicat d'Altesse Sérénissime.

L'acte était une folie selon les rares proches du tsar mis au courant. L'officialisation était précipitée (Katia avait harcelé Alexandre pour ne plus différer leur union). L'union allait heurter le peuple russe et s'aliéner son entourage qui considérait Katia comme une intruse, briguant pour son fils Gogo la succession au trône.

Le mariage eut lieu à Tsarkoïe Selo, en présence de trois témoins : le comte Adelberg qui détestait Katia, la trouvant insolente et stupide, le général Ruléïev – le « Confident » – et le général Baranov. Ni le mariage, ni l'élévation au rang de princesse de Katia n'étaient supposés être rendus publics. L'héritier dynastique, fils de l'impératrice défunte, apprit le mariage de son père trois jours après la célébration de la cérémonie...

Alexandre II le rassura : les enfants de Katia, épouse morganatique, ne pouvaient accéder au trône et il souhaitait conserver le secret une année encore. Mais la nouvelle se répandit parmi la Cour et rapidement une coalition se forma contre la jeune femme, convaincue qu'elle intriguait pour provoquer un changement dynastique spoliant l'héritier officiel en faveur de son fils.

Or, Alexandre II avait d'autres projets. Lancer la Russie sur la voie de la monarchie constitutionnelle, couronner Katia qui y tenait, et se retirer dans le midi de la France pour jouir enfin de la vie de famille dont il rêvait.

Le 18 mars 1881, après la messe, le tsar se rendit au manège du palais Michel pour assister à la parade de la garde. Katia, mue par un mauvais pressentiment, avait tenté de l'en dissuader. À bout d'argument, elle lui avait rappelé l'étrange prophétie d'une tzigane qui avait prédit qu'Alexandre II mourrait lors de la septième tentative organisée pour le tuer. Le tsar repoussa cette thèse par un calcul mathématique. S'il était visé en ce dimanche, l'attentat ne serait que le sixième. Katia obtint seulement un changement d'itinéraire et il lui accorda de rentrer par le canal Catherine, qu'elle jugeait plus sûr que la perspective Nevski. Mais les terroristes avaient également prévu une modification éventuelle du parcours et une complice signala la présence du tsar le long du canal.

La bombe épargna le souverain, tuant le terroriste, un passant et des cosaques de sa garde. Le tsar, au lieu de fuir le lieu du drame, descendit de son coupé pour s'approcher des victimes. Un autre complice lança la seconde bombe, déchiquetant le tsar. La septième tentative...

Alexandre II qui se vidait de son sang fut transporté en hâte au palais d'Hiver. Pour les courtisans présents, il était clair que « la dictature du cœur » du tsar libérateur l'avait mené à sa perte. Brusquement apparut Katia, l'autre dictature du cœur honnie d'Alexandre II. Encore vêtue de son déshabillé, elle se jeta avec des cris déchirants sur le corps de son époux. On finit par la

relever, son négligé mouillé du sang d'Alexandre. Le tsar expira dans les premières heures de l'après-midi.

Tous les témoignages concordent pour décrire Katia anéantie par le chagrin.

Mais les Romanov n'avaient nullement l'intention de la ménager. Elle ne fut pas conviée aux cortèges officiels pour l'enterrement de son mari. Mais aurait-elle seulement pu tenir sa place ? Lorsqu'elle rendit les derniers hommages à Alexandre dans la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul, le 20 mars, voilée de noir, pénétrant dans la nef par la porte discrète de la sacristie, elle était soutenue par le comte Adelberg, l'un de ses témoins de mariage, afin de s'avancer jusqu'au cercueil sans s'effondrer.

À peine le nouveau maître, Alexandre III, fut-il monté sur le trône et son mari enterré, qu'elle fut priée de partir avec ses enfants. Les arrangements antérieurs qui lui laissaient la jouissance de maisons en Russie furent ignorés au profit d'une rente si elle quittait la Russie.

Au printemps 1882, la princesse Yourievsky, ses trois enfants, ses domestiques et ses chiens, ainsi qu'un nombre impressionnant de malles et de meubles débarquèrent à Paris. Dans les années qui suivirent, Katia se partagera entre la capitale, Nice et Biarritz où elle louera ou achètera de somptueuses demeures. Car le tsar avait veillé à ce qu'elle fut à l'abri du besoin et si les Romanov ne souhaitaient pas son retour, ils respectèrent néanmoins les dispositions financières du souverain assassiné.

Aucune rumeur, même ténue, d'une autre liaison ne nous est parvenue. Katia fut la femme d'un seul homme, Alexandre II. En revanche, en France, loin de l'ostracisme dont elle souffrait en Russie, elle goûta à la vie sociale qui lui avait été si longtemps refusée. Les Français ne s'embarrassaient pas de considérations dynastiques. En ce qui les concernait, la princesse Yourievsky était la veuve d'un tsar et à ce titre désirée dans les meilleurs salons.

Katia débuta une vie mondaine brillante, soutenant les œuvres de charité russes qui pullulaient à l'époque à Nice et Biarritz, îlots slaves où venaient s'amuser les Grands-ducs de Russie. Ces amateurs de cabarets et de soirées arrosées au champagne menaient grand tapage au point de faire naître en français l'expression « faire la tournée des grands-ducs » désignant des virées nocturnes dispendieuses.

Katia était plus sage dans ses divertissements. Ce ne fut pas le cas de ses enfants. En grandissant, Gogo entendait profiter de la vie et de son statut de fils de tsar. Sa ravissante sœur Olga et son mari n'étaient pas en reste. Katia recevait beaucoup, Français et Russes, mais la famille Romanov continuait cependant à appliquer la loi du silence. Les tsars successifs, Alexandre III et Nicolas II, l'ignorèrent, lors leurs visites privées, comme lors de leurs visites

officielles. Katia ne fut jamais invitée aux cérémonies dédiées en Russie à la mémoire de son époux et les journaux russes se gardaient de mentionner son nom.

Sa seule vengeance fut de se conduire en altesse royale dans ses demeures françaises, obligeant ses nombreux domestiques à porter une livrée impériale et exigeant de ses visiteurs de respecter le protocole correspondant à son rang.

La première guerre mondiale puis la révolution russe bouleverseront sa vie de riche veuve oisive en lui coupant les vivres. Les Bolcheviks arrivèrent au pouvoir, avec Lénine à leur tête en 1917. La femme de soixante-dix ans dut certainement avoir un haut-le-cœur en apprenant que le lieu chéri de sa jeunesse où elle rencontra son destin avait été envahi par les Rouges, qui l'avaient transformé en siège de leur parti. Lénine et sa compagne s'étaient installés dans les salles de l'Institut Smolny où la jeune Katia avait autrefois, d'un regard, séduit le tsar.

Sa fille Catherine, retournée en Russie après son mariage, après d'affreux mois sans nouvelle, avait réussi à fuir et à la rejoindre à Nice où elle résidait désormais. Mais Katia était brisée par les événements, sans ressource, ayant tout vendu pour subvenir à ses besoins, cloîtrée et solitaire dans la villa Georges⁷ qu'elle avait achetée en 1891 et baptisée du nom de Gogo⁸.

Le 15 février 1922, Katia s'éteignait à l'âge de 75 ans.

Le cortège funèbre réunissant la colonie russe de Nice conduisit sa dépouille sur le lieu de sa sépulture, dans le cimetière russe de Caucade. Seuls les journaux locaux mentionnèrent son décès. Ses amours avec le tsar, cinquante ans auparavant, étaient depuis longtemps oubliés et l'empire russe avait cessé d'exister.

Et puis, en 1938, sur les écrans de cinéma une ravissante actrice ressuscita son histoire, charmant les spectateurs en chantant :

Il peut neiger le long des vastes plaines

Il peut neiger le temps de chaque hiver

Il peut neiger

Demain la terre est pleine, de nouveaux bougeons tout verts

Tout peut changer sauf une chose au monde

Rien ne peut changer mon Cœur⁹.

⁷ La villa Georges, transformée en appartement, existe toujours au n°10 du boulevard Dubouchage.

⁸ Georges décéda en 1913, Olga en 1925 et Catherine en 1959.

⁹ *Il peut neiger*, musique de Wal-Berg, paroles de Jean Ferney.